

Langue, culture et perspectives éducatives

Salifou ROUA,

Université Abdou Moumouni, Niamey/Niger ;
salifouroua@gmail.com

Résumé

Nombreuses et diverses sont les langues parlées en Afrique. Elles portent en elles les empreintes, les traces des cultures locales laissées sous silence du fait de l'emprise des autres cultures. Cet article vise à mettre en lumière les traits culturels véhiculés par la langue. Grâce à la théorie de l'énonciation permettant d'analyser les éléments linguistiques (mots et phrases) et extralinguistiques (le contexte) des énoncés en langue locale, il ressort les traits culturels que sont les habitudes vestimentaires et alimentaires, le mode de gouvernance, les croyances, les sciences et les valeurs morales et sociales spécifiques à la communauté parlant cette langue. Les pratiques culturelles ainsi identifiées, une fois affinées et adaptées sont susceptibles d'être d'excellents contenus éducatifs.

Mots-clés : traits culturels, langue, énonciation, contenus éducatifs

Abstract

The languages spoken in Africa are numerous et diverse. They bear within them the imprints and traces of local cultures often overlooked due to the influence of other cultures. This article aims to highlight the cultural features conveyed by language. Through the theory of enunciation which allows for the analysis of linguistic (words, and sentences) and extra linguistic (context) elements of utterance in the local language, cultural traits emerge such as clothing and food customs, governance practices, beliefs, sciences and moral and social values specific to the community speaking that language. The cultural practices thus identified once refined and adapted can serve as excellent educational resources.

Keywords: cultural traits, language, utterance, educational resources.

Introduction

La culture est par définition « l'ensemble des expériences vécues, des connaissances générées et des activités menées dans un même lieu et à une même époque par une personne humaine individuelle ou communautaire et qui lui servent à construire son identité » DIKI-KIDIRI Marcel (2009 : 120) ou encore « l'ensemble des représentations, des jugements idéologiques, et des sentiments qui se transmettent à l'intérieur d'une communauté » DUBOIS Jean et al. (1994 : 428). Les cultures africaines sont en proie à la menace des cultures occidentales depuis notamment le contact de l'Afrique avec les puissances colonisatrices. ALPHA I. Sow (1977 : 10) se demandait à ce sujet « si la souveraineté retrouvée a effectivement libéré et valorisé des cultures que les puissances coloniales avaient naguère étouffées ou défigurées ». Certains aspects des cultures africaines sont presque oubliés, tout particulièrement par les jeunes générations. À présent, nous assistons à un regain d'intérêt et un appel à un retour à nos cultures surtout en cette ère d'affirmation de la souveraineté.

Ce présent travail a pour objectif de mettre en évidence des facettes de la culture à travers la langue locale. Il met en exergue les traits culturels véhiculés par les langues locales tout en ouvrant des perspectives sur la possibilité d'intégrer les aspects positifs de nos cultures dans les enseignements-apprentissages à tous les niveaux du système éducatif afin de l'adapter aux réalités de nos pays. Se trouve ainsi soulevée la problématique de la relation entre la langue et la culture. La langue, porte-elle en elle la culture ? Quels sont concrètement les traits spécifiques à nos cultures ? L'éducation, l'école ne constitue-elle pas la voie la meilleure par laquelle la promotion

et la valorisation de notre culture se feront le plus efficacement possible ? Cette étude s'articule autour d'une première partie portant sur la démarche méthodologique axée sur l'analyse des énoncés relevés à travers des écrits dans une langue locale permettant une identification des indices culturels véhiculés par la langue. La deuxième partie est relative aux résultats obtenus essentiellement constitués de traits culturels comme les habitudes alimentaires et vestimentaires, le mode de gouvernance de la cité et les stratégies éducatives. En outre, une discussion vient renforcer grâce aux propos d'autres auteurs l'idée selon laquelle la langue est porteuse de la culture. Enfin, la valorisation de la culture par l'éducation paraît possible en perspectives.

1- Méthodologie

La démarche méthodologique est basée sur une approche théorique sociolinguistique de la traduction et une théorie de l'énonciation. Le travail a consisté à recueillir dans des propos écrits en langue locale songhay-zarma, des passages inhérents à la culture de la communauté parlant cette langue. Il s'agit d'énoncés qui traduisent les raisonnements et les représentations de la communauté en question. Le choix est porté sur les énoncés parce que ZARATE Geneviève et GOHARD Aline (2003) nous font savoir que :

Ce ne sont ni les mots dans leur morphologie ni les règles de syntaxe qui sont porteurs du culturel, mais les matières de parler de chaque communauté, les façons d'employer les mots, les manières de raisonner, de raconter, d'argumenter pour blaguer, pour expliquer, pour persuader, pour séduire. ZARATE Geneviève et GOHARD Aline, (2003 :57)

Ces énoncés sont essentiellement des expressions figées, des argumentations, des explications d'une stratégie, des louanges exhortatifs, de sages conseils, des proverbes significatifs et des descriptions de lieu ou d'outil. Ces énoncés sont traduits selon l'approche sociolinguistique tenant compte de la dimension culturelle.

Exemples : *a na doonu diibi nga baaba se.*

- a) Elle/ a /*doonu*/ malaxé/ son/ père/ à/.
- b) Elle a malaxé du *doonu* à son père.
- c) Elle a préparé du *doonu* à son père.

Un travail d'adaptation est opéré pour être plus proche de la langue cible et assurer la compréhension. Toutefois, des termes sont conservés et maintenus faute d'équivalence, à l'image de *doonu*. En réalité, on se limite à malaxer seulement le *doonu*, c'est une préparation faite de façon à rendre l'aliment prêt à la consommation.

Fort de l'énonciation qui est, selon Benveniste (1974 :80) est une mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation dont la théorie distingue outre les éléments linguistiques que sont les mots et les phrases, le contexte de production qui accompagne l'énoncé, une analyse minutieuse des contextes d'énonciation et des éléments constitutifs de ces énoncés a permis de dégager leur portée sémantique et leurs spécificités culturelles. Pour ce faire, dans chaque énoncé, il s'est agi de déterminer les acteurs de l'énonciation, les marqueurs de références spatiales ou déictiques et le temps utilisé. Les contextes les plus rencontrés sont entre autres les cérémonies de la vie sociale (mariage ...), la vie familiale marquée par des tâches diverses (ménagères, champêtres, ...), l'animation de la Cour royale et de l'arbre à

palabre ou *fada*, le mode d'éducation, les représentations ainsi que les croyances de la communauté. Cette méthodologie aidant, le travail a abouti à des résultats dont la substance suit.

2- Résultats

Une analyse minutieuse des énoncés recueillis laisse entrevoir des aspects spécifiques aux cultures africaines en général et à la culture nigérienne en particulier. Notons que la culture a une portée très étendue qui va au-delà du côté superficiel exposé le plus souvent pour aiguïser le sensationnel, pour amuser et distraire. Au demeurant, ALPHA I. Sow (1977) nous rappelle dans les lignes qui suivent, le rôle très important joué par notre culture.

La culture négro-africaine, ce n'est pas ce syncrétisme folklorique qu'affectionnent et encouragent les moyens de diffusion de nouveaux États [...]. Le rôle primordial de notre culture faut-il le rappeler, a toujours été d'enseigner une certaine idée de l'homme et de la nature et de contribuer à l'harmonie de leurs relations. ALPHA. I. Sow (1977 : 33)

Généralement, les gens ont une conception restrictive de la culture. Ils la résument aux aspects folkloriques que sont la danse et le chant dont l'importance n'est certes pas à démontrer mais qui sont mis en avant pour ridiculiser l'Afrique et masquer l'énorme richesse culturelle dont elle dispose. La culture a deux composantes essentielles que sont les coutumes et les traditions. La tradition fait penser à des idées, des croyances et à leur transmission dans le temps. Ce sont les idées conservées à travers la durée. Une coutume est quant à elle « la manière par laquelle la plupart se conforment. » dit Littré cité par Henri Hatzfeld. Elle indiquerait d'abord des

comportements et des pratiques, une façon commune d'agir dans un groupe social à un moment donné. [...]. C'est l'habitude d'un groupe restreint. » Henri Hatzfeld (1993 :41). Ce présent travail a identifié de façon non exhaustive des traits culturels qui ont pour noms le mode de gouvernance, les croyances, les activités économiques, la science et l'éducation, les habitudes vestimentaires et alimentaires entre autres.

2-1- Culture et habitudes vestimentaires

L'accoutrement est une partie intégrante et la face apparente de la culture. Les différentes communautés ethniques se distinguent par leurs habillements. Ainsi, par exemple les Haussa, les Peuls, les Zarma, les Kanuri, les Touareg portent avec fierté, respectivement le boubou, le bonnet conique, le pagne *tera-tera*, le gilet et le turban qui leur sont propres et spécifiques. Le cas des Peuls est assez détaillé par ROUA Salifou (2024) :

Outre ces comportements moraux, le comportement vestimentaire porte les empreintes de la culture. L'accoutrement de l'homme peul est essentiellement composé d'un chapeau en paille de forme conique, d'un pantalon bouffon, serré au niveau des mollets et d'un boubou assez aéré. Il porte aussi un bâton qui fait office d'outil de travail (conduite du troupeau) et d'arme de défense contre les agresseurs (les fauves et les ennemis). ROUA Salifou (2024 : 16)

Les habitudes vestimentaires sont décelables dans l'énoncé suivant en langue songhay-zarma et traduit en français :

Énoncé 1 : « *Argaya na nga wane kwaayi beeri nda bon-tobay kwaaray nda taamu bi yaŋ daŋ. Turaaro hawo na huwa hawo*

kulu bare. Dumba mo dan bankaaray boogu nda bon-tobay bi, a na mo dijey dan nda taamu kwaaray yaŋ. » DOOGO Raamatu Daabay (2004 : 45).

Énoncé 1 : « Argaya a porté son grand boubou, un turban blanc et des chaussures noires. L'odeur du parfum a envahi la chambre. Doumma, quant à lui, a mis des habits verts, un turban noir, des lunettes et des chaussures blanches. »

Cet énoncé parle contextuellement de l'accoutrement d'un jeune marié et de son ami (garçon d'honneur). Des habits authentiques (boubou "*kwaayi beeri*", turban "*bon-tobay*") sont évoqués. Néanmoins, un intrus fait son apparition. Il s'agit des lunettes "*mo dijey*" bien connues de la culture occidentale et dont le port est régi par des règles essentiellement d'ordre de santé (protection contre le soleil, la lumière, correction de la vue).

Ces habitudes vestimentaires locales, une fois valorisées, seront de véritables sources de revenus au profit des producteurs des matières premières et des artisans (tisserands, cordonniers, couturiers, ...). Aussi la culture reste -t-elle marquée par des habitudes alimentaires propres à nos sociétés.

2-2- Culture et habitudes alimentaires

L'alimentation typiquement nigérienne est constituée de mets à base des produits locaux riches et variés au nombre desquels figurent les céréales comme le mil, le maïs, le sorgho, le fonio, le riz, le blé et les légumineuses comme le haricot qui entrent dans la fabrication des plats consistants. Les sauces, quant à elles, sont faites d'ingrédients naturels nommés le soumbala, la pâte et l'huile d'arachide, le beurre de karité, le beurre extrait du lait de vache, le sel gemme, les feuilles d'oseille ou de

baobab... exempts de substance chimique nocive. En outre, pour se désaltérer et même en guise de repas par défaut, mis à part le *doonu*, *fura*, est également consommée la bouillie dite *koko* ou *komandi* à base de mil, de maïs ou de sorgho, Toutes ces spécialités sont dites traditionnelles de nos jours. L'énoncé ci-dessous nous donne l'exemple du *doonu* :

Énoncé 2: *Ana hoobo sambu ka fatta, ga do haro me, ka koy hari guru. A ye ka ka, a na doonu diibi nga baaba se.* HAMIIDU Hanfiiyu (2004: 199)

Énoncé 2: « Elle prit le canari et part au bord du fleuve pour chercher de l'eau. Elle revint et prépara le *doonu* à son père. »

Ce passage nous laisse entrevoir beaucoup d'aspects culturels propres à la communauté songhay-zarma (le mode de vie de riverain) et un des aspects de leur alimentation. Le *doonu* (*donou*) en question est une sorte de boule fabriquée à partir de la farine de mil, enroulée et bouillie puis mélangée avec du lait et de l'eau. On note l'existence d'autres spécialités très variées : la pâte "*kurba-kurba*" à base de farine de mil, de maïs ou de sorgho, le "*tusume*", une sorte de couscous etc.

La problématique de l'alimentation demeure préoccupante à plus d'un titre. Le constat est que les nourritures importées occupent de plus en plus nos assiettes au détriment des produits locaux. En général, les Africains de la classe moyenne ont une préférence affichée pour les produits alimentaires importés dont la consommation s'assimile à l'autosuffisance et l'aisance. De plus, les sodas, appelées communément "les sucreries" dont la teneur en sucre dépasse l'entendement, inondent les marchés et les populations en raffolent lors des cérémonies et des fêtes. De ce fait, la classe

moyenne est remarquable par son obésité, synonyme d'embonpoint, signe de bien être, d'opulence selon le commun des Africains, contrairement aux avis des nutritionnistes qui parlent dans ce cas de figure de malbouffe. En Afrique du sud, par exemple, plus de 28% des adultes sont désormais obèses et les dépenses de santé découlant des maladies liées à l'alimentation représentent environ 15% du budget global, selon Edward Mukubi (2023 : 3). C'est pourquoi, il est souvent dit que nous creusons notre tombeau avec nos dents. En clair, la mauvaise qualité des aliments consommés nous conduit à une mort lente.

Il est à noter que l'Afrique a un grand intérêt à préserver la santé de sa population par la valorisation des plats typiquement africains, reconnus pour leur apport considérable en éléments nutritifs. Ils peuvent être inscrits dans le répertoire du patrimoine culturel mondial. D'ores et déjà, le Sénégal a son *Ceebu jën* sur la liste en 2020 selon Abdou Ka et Julie Leport (2023 : P14). Il en est de même de l'*attiéké* ivoirien inscrit lors de la 19^{ème} session du comité intergouvernemental de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel tenu à Asuncion au Paraguay (du lundi 02 au samedi 07 décembre 2024, UNESCO) selon Monia Adjiwanou, Attachée de presse patrimoine, culture en situations d'urgence, priorité Afrique. La stratégie à entreprendre à ce niveau, est la sensibilisation des populations pour un changement de comportement alimentaire par le slogan "Consommons local" à cette ère où les occidentaux se penchent vers les produits bio sans pesticides nocifs aux vies humaines. Outre ces habitudes, ces coutumes propres à nos sociétés, le système d'organisation sociale reste particulier.

2-3- Organisation sociale/ Gouvernance

Dans les cultures africaines, l'organisation sociale très perceptible, scrupuleusement respectée par les communautés montre une forte hiérarchisation. En effet, le chef, les notables d'un côté et le reste de la population, les sujets de l'autre, occupent respectivement le sommet et la base de cette stratification. En ce sens, Jean-Paul Rothiot (2001) nous décrit une cour précoloniale du Niger en ces termes :

Le chef précolonial n'avait pas un pouvoir absolu et ne pouvait pas se permettre de commettre des exactions car sa descendance le paierait en étant exclue du pouvoir. Il était entouré d'une cour et d'un conseil (fada) dont il devrait prendre et suivre l'avis. Le conseil était composé du Sandi, chef de la terre et conciliateur, du yerima, le successeur désigné, du marafa, sorte de suppléant du Zarmakoy, des chefs de guerre appelés wonkoy, mayaki, zaroumay, [...] et d'autres dignitaires chargés d'organiser la vie de la cour (maifada) ou de la journée (waziri), de gérer les finances (azia), d'organiser le travail des captifs (galadima). Jean-Paul Rothiot (2001 : 15)

Cette nomenclature de la chefferie existe encore à quelques exceptions près. La confirmation se trouve dans le passage de l'énoncé relatif à un Chef qui convoqua toute la population par le biais d'un crieur public :

Énoncé 3: « *Bonkoyno ne i ma ne war se kaŋ aru ga way ga, zanka ga, albeeri ga, boro kulu kaŋ go Gala koyra ra honkuna zaari, bora ma salle ka ne nga windo me, batama beero ra. [...]. Hala a ga te kayna kulu jamaa margu bonkoyno windo me.* » HAMIIDU Saydu Hanfiiyu (2004 : 208)

Énoncé 3: « Le Chef demande à tous (hommes, femmes et enfants) de se diriger vers sa résidence, à la grande place. [...].

Quelques instants après, la foule se réunit devant la Cour du Chef. »

Énoncé 4 : « *Bana ga dake albora ga, i ga zuru ga bonkoyno faada do ceeci: boro kaŋ bonkoyni na boro donto a ga aka ne nga ga ba nga ma diy'a, boro si du diraw kala de nda bora zuru.* » Hamiidu Saydu Hanfiyu (2004 : 211)

Énoncé 4 : « Bana suit l'homme. Ils courent en direction de la Cour du Chef. Une personne convoquée par un chef, n'a pas le temps de marcher. Il faut qu'elle coure. »

Ainsi, toute la population sans exception répondit à la convocation du Chef. Et Bana ayant expressément reçu un envoyé du Chef, a d'ailleurs répondu en courant. Cela prouve à suffisance que le chef est respecté. En général, les Chefs jouissent d'un respect et d'une grande considération dans les cultures africaines. Il n'est pas rare de voir les passants se déchausser devant la Cour royale. Les Chefs ont à leur côté des personnes qui jouent des rôles très importants. S'y trouvent notamment le Conseil formé des notables, les courtisans et les animateurs (guitariste, griots).

Les sociétés étaient bien hiérarchisées. Chaque couche sociale reconnaît avec fierté sa place et le rôle à elle dévolu. La classe dirigeante, mises à part quelques dérives qu'elle commettait de temps à autres, gouvernait en mettant en avant l'honneur et l'intérêt de toutes les composantes de la communauté. Ces autorités défendaient vaillamment les territoires quelques fois au prix du sacrifice suprême. Les autres couches de la population s'investissaient et se mettaient au service des chefs et de la cité. Elles jouaient pleinement leur partition sans contrepartie, contrairement à l'ère

démocratique qui a montré ses limites dans les pays africains. Les sociétés sont érodées par les comportements des dirigeants ayant quelques fois confondu les caisses de l'Etat à leurs poches et occulté les attentes du peuple dont ils en sont les mandatés et les représentants. Si l'Afrique renoue avec ces anciennes pratiques remodelées, affinées et ajustées, la bonne gouvernance, signe d'une politique radieuse, garantirait sans nul doute une stabilité sociale et par ricochet un essor économique certain et profitable à tous. .

Un autre élément typiquement culturel favorisant la fraternité, l'unité des populations et des communautés, est la place publique, *Fori-batame* ou *Hilin wasa et faakaray batama*. Ces places publiques constituent des lieux de rencontre des jeunes du village pour le premier et des adultes pour le second. Elles permettent les brassages des populations sans distinction sociale. BUUBE Saalay Baali (2004) nous dit à ce sujet l'atmosphère qui y prévaut :

Énoncé 5: « *Han fo, Tugay dottijey go ngay faakaaray badamaa ra, bari han̄yaŋ waate. Cindo go kongu moosa, cindo ga hanga zooru, ga hangan faajikaarayey se. I kulu mondumey ga bine – kaanay nda farhã day no boro ga di. Ni si alfukaaru bay, ni si almankoy ba.* » Buube Saalay Baali (2004 : 11)

Énoncé 5: « Il était une fois, les sages de Tugay (un village) étaient à l'arbre à palabres, à l'heure à laquelle les chevaux partent s'abreuver. Cindo (Tchindo) était en train de tresser les feuilles de doum (corde). Il était penché sur le côté pour écouter les causeries. Ils ont tous le visage rayonnant de joie. On ne reconnaît ni le nécessaireux ni le nanti. »

Le climat est empreint de joie, de respect mutuel sans aucune distinction de classes sociales. Les hommes y restaient généralement pour guider les passants, les étrangers et pour échanger les informations et les connaissances. C'est là que fut dévoilé le secret permettant de chasser les singes dévastateurs des champs d'arachides : du piment trempé dans unealebasse d'eau. BUUBE Saalay Baali (2001 : 21). Les jeunes quant à eux, vont dans le *Fori-batame* ou *Hilin wasa* (place de jeux) pour s'amuser et pour faire la connaissance des autres jeunes du village. C'est assurément un cadre propice au tissage des relations de fraternité et de solidarité. De nos jours, les grands centres urbains bondent de places réservées aux jeunes pour leur divertissement à l'image des *Fori-batame*. Très malheureusement, force est de constater que des pratiques de dépravation des mœurs auraient cours sur ces lieux.

2-4- Organisation familiale

Le fondement de la société africaine est la famille. Bien entendu, la famille africaine va au-delà des parents et des enfants. Il y a également les oncles et même les grands-parents qui sont le plus souvent dans une même concession. HAMIDU Saydu Hanafiiyu (2004) donne l'illustration à partir de la description d'une concession de campagne :

Énoncé 6: « *I windo mo, mate kaŋ cine kawye windey baayaŋo kulu gonda nda, huukoyni bobow no go a ra. Borey baayaŋo kulu care jayze yoŋ no: kayne nda beere yoŋ, hasayze nda hawayze yoŋ.* » Hamiidu Saydu Hanfiiyu (2004:194)

Énoncé 6 « Leur concession est à l'image de la plupart des concessions rurales. Plusieurs chefs de familles y sont et ont

majoritairement a un lien de parenté : des frères et des cousins. »

La famille africaine est élargie contrairement à la famille dite nucléaire, spécifique aux pays occidentaux, caractérisés par l'individualiste à outrance qui malheureusement gagne aussi du terrain en Afrique connue jadis pour sa solidarité remarquable entre les communautés, les groupes et les individus. Les pratiques de solidarité les plus connues sont les travaux communautaires "*gayya*", "*boogu*" (invitation en hausa et en zarma) consistant à réunir les hommes et les femmes pour la réalisation d'un travail collectif dans le champ d'une tierce personne pour l'aider ou pour un travail d'intérêt commun comme la réhabilitation d'une voie, la construction d'une case de santé, d'une classe, etc. En guise d'illustration, notons le passage suivant :

Énoncé 7 : *A far a yaara. Bunbo baabo alfarma ra jamaa na boogu te ga di a se. Buube Baali* (2004 : 29).

Énoncé 7 : « Il a fait les labours (premier et deuxième sarclages). À l'honneur de son père, les gens ont organisé un travail collectif pour l'aider ».

Les champs étant généralement très vastes, sans cette solidarité agissante, les familles à faible effectif, ne parviendront pas à finir les travaux opportunément.

2-5- Croyances

La société africaine est très particulièrement marquée par des croyances, un pan important de la culture. Ces croyances sont aussi bien sociales que religieuses.

Les croyances sociales sont des conceptions que la population a de la vie sociale, des relations qu'entretiennent les personnes et les communautés entre elles. Les énoncés suivants en sont des exemples :

Énoncé 8: « *Borey ga ne mo kaŋ wayboro kaŋ gorkasiney bu hiijay si boori : da boro na hiiji, boro mo ga bu de no.* » HAMIIDU Hanfiiyu (2004 :195)

Énoncé 8: « Les gens disent que le remariage d'une veuve n'augure pas un lendemain meilleur».

Énoncé 9 : « *Wayboro si hin ka ne alboro se a ma ka nga hiiji, ba waybora ga baar'a ka bisa.*» HAMIIDU (2004 :197).

Énoncé 9 : La femme ne peut pas dire à un homme de venir la prendre en mariage, même si par ailleurs, elle l'aime plus.

Ces représentations de la plupart des personnes sur la femme sont le plus souvent péjoratives. En effet, elle est énormément lésée et est victime de beaucoup de préjugés et de superstitions. Il est heureux de constater que ces considérations sont réduites par les croyances religieuses notamment celles de la religion musulmane.

Il apparaît clairement qu'au moins deux types de croyances religieuses coexistent dans les sociétés africaines. En effet, il y a d'un côté la croyance animiste dont les *zimma*, les charlatans et les *gunekoy*, les voyants en sont les gardiens et de l'autre, la croyance, la foi en un Dieu Unique, sans associé, prônée par les *alfagay*, les marabouts, savants coraniques comme l'illustrent les énoncés 10 ; 11 et 12.

Énoncé 10 : « *Balaawu wo-ne yaŋ dumi, sargay jaŋay no ga kand'ey kwaara. Da alborey wongu ga hangan toorey se, ngey mo si du wande kayna.* » Buube Saalay (2004 : 20).

Énoncé 10 : « Ces types de calamités sont les conséquences du manque de sacrifice Si les hommes refusent d'écouter les génies, ils n'auront pas de seconde femme. »

De façon plus explicite, si les hommes refusent de faire les sacrifices aux génies, ils n'auront pas de bonnes récoltes qui leur permettront de prendre une seconde épouse.

Énoncé 11: « *heri go hari ra kaŋ manti kaaray nda baŋa* ». HAMIIDU Hanfiiyu (2004 : 203)

Énoncé 11 : « Il y a des choses dans l'eau, mis à part le crocodile et l'hippopotame ».

Cette expression figée signifie qu'il y a d'autres êtres dans les eaux du fleuve. L'allusion est faite aux êtres surnaturels, aux génies.

Énoncé 12 : « *Gala bonkoyno, mate kaŋ cine boro bobow ga te, a si heri kulu te da manti a nanga alfaga wala nga zimmow beero hã fondo. Ya_din mo no da a na handiri te kaŋ na a maamaacendi, kala nda a na nga gunekow beerey hã. I ma kune nga se heri kaŋ ga ba ka du nga.* » HAMIIDU S. Hanfiiyu (2004 : 215)

Énoncé 12 : Le chef de Gala, comme nombre de personnes, ne fait rien sans consulter son marabout ou son grand charlatan. En cas de rêve étonnant, il consulte également les grands voyants afin de savoir ce qui adviendrait.

Ces propos montrent la persistance des croyances aux génies, êtres surnaturels et en leur pouvoir. Ces forces très redoutées, sont souvent sollicitées pour la satisfaction des besoins de certaines personnes et l'assouvissement de leurs désirs souvent maléfiques. Les énoncés montrent à suffisance que l'Afrique n'est pas sans religion contrairement à l'argument avancé pour justifier les invasions, les missions d'occupation, la colonisation qui avaient tant exploité, ensanglanté le continent.

Il est un constat amer que nombreuses sont les personnes qui présentent un bicéphalisme religieux. Elles pratiquent les recommandations faites par les savants coraniques (prières, pèlerinage à la Mecque, aumônes, ...) et font également recours aux charlatans comme l'atteste l'énoncé 12.

A toutes ces croyances et ces habitudes, s'ajoutent des activités qui illustrent que nos sociétés sont ingénieuses et font preuve d'énormes créativité.

2-6- Activités, outils et culture (Sciences)

Les activités économiques pratiquées par les communautés leur sont spécifiques. Il existe des activités propres à une communauté plutôt qu'à une autre parce qu'elles ne sont pas tolérées par certaines cultures. En Afrique, il y a certes des activités universellement connues de toutes les cultures mais les différences s'observent du point de vue des outils utilisés. En effet, les principales activités que sont l'agriculture, l'élevage et la pêche utilisent des outils et des pratiques archaïques comme la daba, la hilaire, le filet, les nasses, la transhumance. Les peuples restent culturellement attachés à ces outils et allergiques aux nouveaux matériels. À ce sujet,

ALPHA I. Sow (1977) a fait le constat du risque de disparition de nos techniques ancestrales de production :

Face au développement rapide de la technologie et des instruments de production venus de l'Occident, les techniques rudimentaires de filage, de tissage, l'artisanat, les arts et traditions populaires d'Afrique noire s'effacent au nom de la rentabilité, de l'efficience et de l'adaptabilité et disparaissent à la faveur de l'ignorance et de l'inconscience et des préjugés. Alpha. I. SOW (1977 : 35)

Dans les énoncés qui vont suivre, quelques activités comme la chasse, l'agriculture et la pêche et des matériels à l'image de la daba, de la hilaire, du puits, de la marmite, ... beaucoup utilisés dans la culture africaine contrairement aux autres cultures, sont relevés.

Énoncé 13: *A na kwaari kar, a na kolombe ton, a na goy jinay-jinay me nda me ceeci ga margu. Kalmayze nda kumbiize ga kanga ne haray, bundu ga ceeci ya-haray zamay da sakkey do. Dumiize kulu kan a doona ga duma, a na l margu. Hayni, dunguri, haamo, damsi-kolonse, wkc. Buube Saalay Baali (2004:28).*

Énoncé 13 : Il a coupé les tiges, brûlé les souches des arbustes. Il a cherché et rassemblé tous les matériels : les pioches et les hilaires par ci, les bois, ailleurs chez les forgerons et les bûcherons. Il a aussi rassemblé toutes les semences qu'il a l'habitude d'utiliser : mil, haricot, sorgho, arachides, etc.

Plus que les matériels, les lignes ci-dessus laissent apparaître des techniques agricoles dont seule l'Afrique a généralement le secret. Dans le domaine de la science en

général, l'Afrique possède des savoirs immenses qualifiés d'ethnoscience par les occidentaux qui les dévalorisent au profit de leurs savoirs pompeusement étiquetés d'universels. HAMPATÉ Bâ (1972) a déjà explicité les spécificités de la connaissance africaine :

La connaissance africaine est immense, variée et concerne tous les aspects de la vie. Le « connaisseur », n'est jamais un « spécialiste ». C'est un généraliste. Le même vieillard par exemple, aura des connaissances aussi bien de la pharmacopée et en science des terres (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en « science des eaux », qu'en astronomie, en cosmogonie, en psychologie, etc. On peut parler là d'une « science de la vie ». La vie étant conçue comme une unité où tout est relié, interdépendant et interagissant. HAMPATÉ Bâ (1972 : 22)

Dans le cadre de la mondialisation mettant en avant la science du Nord, l'Afrique a intérêt à s'affirmer et à s'imposer. Pour ce faire, un travail de valorisation, d'exploitation et d'application de ces connaissances par les Africains au profit du continent et du monde entier, est plus que nécessaire. L'Afrique mérite plus d'égard et plus de reconnaissance.

2-7- Éducation traditionnelle

Dès le jeune âge, les bons comportements sont conseillés et les mauvaises habitudes et attitudes défendues par les parents. La démarche pédagogique est basée sur la mise à l'épreuve. L'apprenant est mis en face des difficultés, des problèmes pour qu'il les vive et trouve les solutions idoines, appropriées. DIOFFO Abdou Moumouni (1964) nous donne plus de précisions sur les particularités de l'éducation africaine traditionnelle :

L'éducation africaine traditionnelle, on l'a vu, embrasse aussi bien la formation du caractère, le développement des aptitudes physiques, l'acquisition des qualités morales considérées comme d'inséparables attributs de la qualité d'homme, l'acquisition des connaissances et de techniques nécessaires à tout homme pour lui permettre de prendre une part active à la vie sociale sous différents aspects.[...]. L'efficacité de cette éducation n'a été possible que par son lien intime avec la vie : en effet, c'est à travers les actes sociaux (production) et les rapports sociaux (vie familiale, manifestations collectives diverses) que se faisait toujours l'éducation de l'enfant et de l'adolescent ; de ce fait, ils s'instruisent et s'éduquent simultanément. DIOFFO Abdou Moumouni (1964 : 24)

Les outils privilégiés à cet effet sont principalement les proverbes, symbole de la sagesse africaine. Cet outil de communication est beaucoup utilisé dans la culture africaine. Il referme des énigmes, des contours, des paraboles. Kouakou BARRAU, dans sa note introductive, nous relève aussi l'importance du proverbe dans la tradition africaine :

Dans la vie traditionnelle des africains, le proverbe, parole de sagesse populaire et moyen pédagogique traditionnel par excellence, est un canal de transmission de valeurs humaines et sociales et de connaissances qui orientent fondamentalement les comportements. (Sagesse des proverbes dans l'éducation traditionnelle africaine p 425, RCI)

Le cas illustratif est dans l'énoncé 14 ci-après :

Enoncé 14: « *Yaasay no ay te ni se. Dontono kaŋ ay te ni se mana naŋ ni ma faham. Hunkuna Irkoy na fondo feeri kaŋ sigaari si boori. Ni ga ne nga no ay wo go ga a haŋ. Mate kaŋ foona din te nga izo se, a ma du ga bay nga boŋ se no. Wo kaŋ*

boro bay ni boŋ se ndunna goray ra, nga no timme. » Buube Saalay Baali (2004: 23).

Énoncé 14: « Je t'ai dit un proverbe. La commission que je t'ai faite ne t'as pas permis de comprendre. Aujourd'hui, Dieu a donné l'occasion de montrer que la cigarette est mauvaise. Tu diras mais pourquoi moi je la fume. Comme le singe a fait à son petit pourqu'il sache de lui-même. C'est qu'on a appris de soi-même est plus effectif.

Par cet énoncé, le père envoya son fils pour emprunter de la cigarette dans des conditions difficiles (vent, tornade, présence d'un chien) afin de freiner l'élan de l'enfant dans sa tentative d'imiter le père fumeur. Il apprend de lui-même les fâcheuses conséquences marquées par la peur, la souffrance et l'humiliation (refus du vendeur de donner le prêt de cigarette).

Les qualités morales sont constamment inculquées aux enfants. Nous en voulons pour preuve la discrétion et la responsabilisation :

Énoncé 15 : « -Ay *ja hay fo yaŋ na iri damso dagu.*
- *Gaayi! Waati kulu ay ga ni cabe nda me waasay. A si boori dottijo se sanku zanka.* » BUUBE S. Baali (2004 :20)

Énoncé 15 : « - Mère, des trucs ont arraché nos plants d'arachides.
-Arrête ! Je t'ai toujours défendu l'indiscrétion. Elle n'est pas bonne pour l'adulte encore moins pour l'enfant. »

Là, une mère rappelle à son fils que l'indiscrétion est un défaut à éviter à son âge mais même lorsqu'il sera grand. Les parents préparent l'esprit des enfants opportunément pour éviter

l'effet de surprise et même pour chercher les solutions appropriées.

Enoncé 16: « *Waati kulu no Fiti ga lakkal candi kaŋ dottijo kokor day ga ci gazayaŋ.* » BUUBE S. Baali (2004 : 28).

Enoncé 16 ; Fiti attire toujours son attention (de son fils) sur le fait que le vieillard finit dans l'incapacité.

De ce fait, le père prépare l'enfant à le remplacer dans la recherche de la pitance. Il lui rappelle qu'en fin de compte la charge de la famille reposera sur son épaule car il arrivera à un stade où son incapacité sera apparente.

Dans nos cultures, on apprend à l'enfant le respect de la personne humaine et le droit à l'assistance en toute circonstance et principalement des personnes plus âgées que lui. En contrepartie, ces dernières ont le devoir de le protéger et de participer à son éducation. Ainsi, l'enfant appartient à toute la communauté. Dans cette tâche, le rôle de sa mère reste prépondérant. À elle, incombe plus la lourde charge de leur inculquer les bonnes manières car on considère qu'elle est plus en contact avec les enfants et passe plus de temps avec eux au sein de la plupart des familles. Cette conception a changé de nos jours parce que les femmes exercent des fonctions qui occasionnent leur absence dans la famille au même titre que les hommes, surtout dans les villes. Elles vont au travail pratiquement aux mêmes heures que les hommes. Cette situation serait à la base de la qualité de l'éducation de petits citadins.

3- Discussion

Partant du postulat selon lequel la langue est le véhicule de la culture, cette étude a permis d'identifier les éléments culturels à partir de la langue. Il s'agit essentiellement des habitudes, attitudes, pratiques spécifiques à nos sociétés. Ainsi, l'Afrique a sans exhaustivité aucune un mode de gouvernance, une organisation familiale, des croyances, des sciences, une alimentation, des tenues et une éducation qui lui sont propres et qui font sa richesse culturelle. Ces composantes fondamentales de la culture sont susceptibles d'amélioration et de promotion par la voie du système éducatif. Elles permettent d'éviter une acculturation des communautés et surtout de la frange la plus jeune, exposée aux courants culturels des puissantes nations cherchant à imposer une seule vision, la leur, au monde et étouffer la diversité culturelle qui est pourtant une richesse.

Les résultats issus de ce présent travail cadrent bien avec les propos d'Arzu Etensel Ildem (2018 : 261-271) affirmant que « la littérature française a été un instrument d'occidentalisation et de modernisation ». En effet, la littérature française, la langue française, pour ainsi dire a permis de transformer la communauté turque en lui intégrant les pratiques occidentales, des moyens efficaces de moderniser la société en copiant les structures sociétales occidentales considérées comme des modèles. Il reconnaît que la langue est porteuse des caractéristiques sociales de chaque communauté et mieux qu'il est bien possible de les faire passer d'une communauté à une autre. Pour l'appuyer, JUAN C. Jiménez Murillo (2015) nous fait savoir que :

Le discours littéraire se distingue des autres par sa dimension anthropologique. Son contenu dans la mesure où il mobilise les

valeurs propres à une société donnée, permet au lecteur après un processus d'identification des indices culturels de s'approprier du sentiment d'identité d'un groupe social quelconque. Juan C. Jiménez Murillo (2015 P:157)

Murillo relève la particularité du contenu littéraire qui se caractérise par la présence d'indices culturels auxquels le lecteur peut s'identifier et se faire siens. De ce fait, les éléments culturels mis en lumière sont à même d'être enseignés et transmis surtout aux jeunes générations en cette époque où le déracinement, l'acculturation sont à leur paroxysme.

Lorsqu'on entreprend de traiter de la culture en Europe, le premier réflexe consiste à chercher les références chez d'autres auteurs : c'est un ensemble des écrits des différents auteurs qui définit le champ culturel dont la connaissance et la maîtrise révèlent l'homme cultivé.

S'agissant de l'Afrique, de l'Afrique en général, il en va tout autrement : la dominante en matière de culture se déplace de l'écrit à l'oral. AGUESSY Honorat (1977 : 141)

Ces propos confirment si besoin est, la présence de la culture dans l'oralité donc dans la langue. Dans le même ordre d'idées, HANDERON Hanne Leth (2009 : 85) interprète le cercle de Lund (1996) relatif à la relation entre langue et culture. Pour lui : « La culture est intégrée à chaque niveau du cercle et fait partie du système linguistique ». Le cercle montre clairement la culture qui entoure la langue composée de ses niveaux d'étude.

Les sciences, le patrimoine culturel immatériel que nos sociétés gardent en secret et sous silence n'ont pas pu être longuement mis en relief lors de cette étude. En effet, ces savoirs sont divers, utilitaires et identifiables à travers des

activités d'ingénierie, de créativité pratiquées par nos vaillantes populations.

Tous ces éléments culturels spécifiques à l'Afrique sont perfectibles et susceptibles d'une promotion en perspectives.

4- Culture et perspectives éducatives

La gouvernance traditionnelle africaine axée entre autres sur la concertation de couches constitutives de la société, une des stratégies économiques comme la politique "Consommons les produits locaux", l'éducation par l'utilisation des proverbes empreintes de sagesse et les pratiques sociales comme la solidarité, l'entraide, chères à l'Afrique, peuvent favoriser l'essor des sociétés africaines. En effet, la voie la meilleure, propice à la vulgarisation et la promotion de bonnes habitudes est sans nul doute l'école. Par l'éducation, les jeunes africains envahis par exemple par les habits venus d'ailleurs sapant les mœurs et la moralité, prendront conscience et feront un choix judicieux de ce qui est honorable. Heureusement qu'on constate ce dernier temps un regain d'intérêt en faveur de la tenue traditionnelle (boubou, bonnet, pagne chez les jeunes).

Relativement à l'alimentation, il est à noter que si les Africains limitent les importations en matière de produits alimentaires, les pays réaliseront des économies considérables. Ces ressources peuvent être orientées vers la production locale et la construction de voies permettant de faciliter l'accès aux produits et leur acheminement des zones de production vers les centres urbains plus consommateurs. En outre, la santé de la population connaîtra une amélioration certaine par le fait d'une alimentation locale saine.

Par ailleurs, la gouvernance exempte de dictature, d'abus de pouvoir est un facteur de développement. Elle est sans nul

doute propice à la participation librement consentie et effective des citoyens aux œuvres de développement. Lorsque les dirigeants tiennent compte des besoins du peuple, ce dernier fait preuve pour sa part, de soumission, de don de soi et de patriotisme. Les Royaumes (Maroc) et les Emirats (Mecque, Emirats Arabes Unis) sont des exemples illustratifs. Nonobstant le fait qu'ils soient dirigés par des Rois et des Sultans au mépris des principes et règles démocratiques dont les vertus sont tant chantées par les pays occidentaux, ces pays connaissent un essor économique et social spectaculaire

En somme, les systèmes éducatifs africains seront adaptés aux réalités en valorisant et en intégrant les aspects culturels positifs. Les valeurs morales comme la bravoure, la loyauté, le patriotisme, l'amour du travail bien fait, la préservation de l'honneur et de la dignité tant cultivés par nos anciennes sociétés et véhiculés par les proverbes et les récits historiques sont des outils, des supports par excellence pour un changement de mentalités par les enseignements. La valorisation des cultures africaines permet aux Africains de préserver leur identité car celui qui perd sa culture, perd son identité.

Conclusion

Les rapports entre la langue et la culture sont des plus étroits. En effet, la langue est porteuse de la culture. Elle porte les traits culturels spécifiques à la communauté qui la parle. Ces traits sont identifiés dans nos langues par le biais des propos, des énoncés écrits. La traduction a privilégié l'approche méthodologique tenant compte des paramètres culturels des deux langues. Ceci a favorisé une bonne compréhension et une pertinente analyse desdits énoncés selon la théorie de

l'énonciation qui met en exergue et prend en considération les éléments linguistiques de l'énoncé et le contexte de leur utilisation. À travers des énoncés, il est entrevu des aspects significatifs propres aux cultures africaines en général et à celle nigérienne en particulier. Il y a notamment la gouvernance empreinte de concertation et d'engagement de gouvernants et des gouvernés, les habitudes vestimentaires et alimentaires qui privilégient les produits locaux, les sciences, les savoirs endogènes et le mode d'éducation authentique dont le support didactique courant est constitué de proverbes locaux et de situations empreintes de sagesse et de qualités morales et sociales indispensables à la vie en société. On se rend à l'évidence que la langue est porteuse de la culture et mieux qu'une mise en valeur judicieuse, une adaptation véritable et une promotion conséquente de ces précieux éléments culturels sont possibles et méritent d'être entreprises. L'éducation semble sans nul doute la voie la plus idoine pour cette action d'intégration et de pérennisation de la culture, un pan important de notre identité.

Sur le plan théorique, les résultats de cette étude viennent consolider concrètement et pratiquement l'idée selon laquelle la langue est véhicule de la culture. Aussi, les rapports étroits entretenus par la langue et la culture trouvent-ils une clarification significative. Les spécificités culturelles sont clairement ressorties et sont susceptibles d'être mises en valeur compte tenu de leur importance et du fait que la culture représente une face remarquable de notre identité. En mettant un accent particulier sur l'enseignement de nos langues à tous les niveaux du système éducatifs, ne réalisons- nous pas un grand pas décisif vers la promotion simultanée de nos langues et de nos cultures ?

Bibliographie

- ABDOU Ka et JULIE Leport, 2023. « Les Afriques de l'alimentation » in *Anthropology of food*, numéro 17.
- ALPHA. I. Sow, 1977 : *Introduction à la culture africaine Prolégomènes*,
- ARZU Etensel Ildem, 2018, « La culture dans la littérature française enseignée : une contribution à la modernisation de la Turquie » (XIXe-XX ème siècles), pp.261-271
- BENVENISTE Emile, 1974. *Problème de linguistique générale*, Paris T2, Gallimard
- BUUBE Saalay Baali, 2004, « Dottiijayze », in *Ay ne hã 1*, Édition Albasa, PEB2, MEB, pp 11-29
- DIOFFO Abdou Moumouni, 1964. *L'éducation en Afrique*, Éditions Science et bien commun, Québec, 388 p
- DOOGO Raamatu Daabay, 2004. « Faata nda Argaya jiija », in *Ay ne hã 1*, Édition Albasa, PEB2, MEB, pp 33-49
- DUBOIS Jean et al. 1973. *Dictionnaire de Linguistique* Larousse, Paris
- EDWARD Mukubi, 2023. *Le paradoxe alimentaire en Afrique*, African Arguments.
- HAMIIDU Saydu Hanfiiyu, 2004. « Bana », in *Ay ne hã 1*, Édition Albasa, PEB2, MEB, pp 188-232
- HANNE Leth Handeron, 2009. « Langue et culture : jamais l'une sans l'autre », in *Synergies Scandinaves N°4*, PP 79-88
- HENRI Hatzfeld, 1993. « Les racines de la religion : tradition, rituel et valeurs », Collection Esprit/Seuil, PP 41-43
- JEAN-PAUL Rothiot 2001. « Une chefferie précoloniale au Niger face aux représentants coloniaux, naissance et essor d'une dynastie », *Cahiers d'histoire N°85* pp. 67-83
- JOEL Sherzer 2012. « Langage et culture : une approche centrée sur le discours » ; in *Langage et société N°0139*, pp 21- 45

JUAN C. Jiménez Murillo, 2015. *Littérature comme voie d'accès à la culture*, Costa Rica

KOUAKOU Barrau. « *Sagesse des proverbes dans l'éducation traditionnelle africaine* » p 425, RCI

MONIA Adjiwanou, 2024. « 19^{ème} session du comité intergouvernemental de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, Asuncion, Paraguay, du lundi 02 au samedi 07 décembre 2024, UNESCO

NAZITA Azimi Meibodi et MEHMAZ Talaei, 2020. « Enseignement de la culture – cible à travers les textes littéraires » U. Ispahan/ Iran

ROUA Salifou, 2014. *Des anthroponymes traditionnels aux prénoms coraniques : étude des dynamiques sociolinguistiques en hausa, songhay-zarma et fulfulde*, UAM/Niger

ZARATE Geneviève et al. 2003. *Médiation culturelle et didactique des langues*, Éditions du Conseil de l'Europe, Paris.